

Corentin Le Grand

Docteur en Théologie

Docteur en Philosophie

A. S. T.



R. MICHEAU-VERNEZ - 1942

Quimper, Imprimerie Cornouaillaise.

38210

588

249
6
COR

ALLOCUTION

prononcée

par le Chanoine C. Le Grand, Official

à l'occasion

de la Solennité de Saint Corentin

à la Cathédrale de Quimper

le Dimanche 14 Décembre 1941



Nihil obstat :

H. PÉRENNÈS,
Censeur.

Le 6 Janvier 1942.

Imprimatur :

P. MESSENGER,
Vic. gén.

Le 8 Janvier 1942.



Église catholique
en Finistère

Document numérisé en 2021

† † † † † † † † † † † † † † † † † † † †

Erige brachium tuum sicut ab initio.

Lève donc ton bras, comme au début
de notre histoire (*Judith*, 9/11).

Excellences,

Mes Frères,

La Bretagne est inséparable de ses Saints.

Et la première chose qui s'impose à l'attention de l'étranger quand il examine la carte avant de continuer son voyage pour le pays breton, c'est la quantité de lieux qui portent des noms de Saints. Et quand il parcourt la péninsule, rien ne fait plus d'impression sur lui que les chapelles de ces Saints ; il en rencontre partout, sur les falaises, dans les champs, au milieu des bois.

Mais aussi, ce qui le frappe, c'est que les noms de nos saints ne se retrouvent presque nulle part ailleurs dans le reste de la France : ils sont bretons, de la Bretagne insulaire ou de la Bretagne Armorique, et c'est assez.

Il s'étonne peut-être que nos vieux Saints bretons n'aient pas subi l'examen minutieux que l'Eglise prescrit dans les procès de béatification et de canonisation ; ils ont été élevés sur les autels par la piété populaire, et c'est assez encore. Bien que la plupart d'entre eux ne figurent pas au martyrologe romain, ils ont presque tous leur office propre, avec l'approbation de l'Eglise qui, sans y engager son infaillibilité, a pourtant agi avec autant de prudence et de clairvoyance que d'affection, l'affection d'une mère qui se souvient.

Il est surpris enfin que l'histoire de nos Saints se rapproche si souvent de la légende. Certes, dans l'exaltante épopée de nos Saints nationaux, le merveilleux, fréquemment, tient la place de traditions exactes. Est-ce que la légende n'est pas une broderie sur le fond solide des réalités ? Est-ce que les grands hommes de l'histoire n'ont pas été d'ordinaire comme auréolés par des légendes ? N'y a-t-il pas dès lors des vérités légendaires, cachées sous la légende, comme il y a des vérités historiques, de l'histoire, à plus de 15 siècles de distance ?

L'histoire de nos vieux Saints celtiques est très obscure.

Sur le bord de la mer, quand une lame de fond recouvre la plage, elle noie les aspérités, nivelle les reliefs de la côte, efface les détails pittoresques, et ne laisse guère émerger que les pointes des rochers déterminant les lignes maîtresses.

Quelque chose de semblable s'est passé pour l'histoire de Saint Corentin : bien des précisions que nous aurions aimé connaître sont ensevelies à jamais, comme la cité coupable engloutie dans les flots. Pourtant, depuis de longs siècles, la vigoureuse silhouette de Saint Corentin émerge comme les rochers de nos côtes ; il est un des fondateurs de la nationalité bretonne, et c'est la province entière qui s'associe, en ce jour, à nos hommages ; il prend la tête du cortège majestueux des Pol, des Tugdual, des Brieuc, des Samson, des Malo, des Patern, ces anges tutélaires qui se penchèrent avec amour sur le berceau de notre race ; avec eux, il fut l'un des gigantesques flambeaux posés par Dieu sur le sol armoricain pour dissiper les ténèbres et illuminer la route du Ciel ; plus qu'eux, même, si j'en crois le Père Maunoir : « O Grand Saint Corentin, s'écriait le missionnaire

breton, vous êtes, entre les sept beaux astres de l'Eglise, ce qu'est le soleil parmi les planètes ; vous avez été le premier maître des rois de l'Armorique, et avec quelle confiance nous vous invoquons comme Père des orphelins, Patron des opprimés, Maître des Rois ».

Et nous, mes Frères, n'avons-nous pas, aujourd'hui, quelque raison de recourir avec ardeur et ferveur à ce Père des orphelins : sommes-nous assez endoloris ? à ce Patron des opprimés : sommes-nous assez écrasés et meurtris ? à ce Maître des Rois : sommes-nous assez divisés ? Ah ! Corentin, **erige brachium tuum sicut ab initio**. Lève donc ton bras, comme au début de notre histoire.

A ce siècle déçu et malheureux, la vie de nos Saints bretons apporte le grand souffle d'autrefois, une paix, des exemples, une splendeur humaine et divine qui réconfortent ; à notre pays blessé, Saint Corentin apportera la confiance, prêchera la patience, et lui rendra sa religion et sa foi. Car Saint Corentin — et j'ai dessein de le montrer — Saint Corentin est une époque, l'une des plus troublées de notre histoire ; il est un patronage, le Palladium de la cité et de la patrie ; il est une âme, l'âme de la race celtique, essentiellement religieuse et chrétienne.

I

L'époque de Saint Corentin.

Pour nous consoler de nos revers, pour ranimer notre courage, pour nous établir surtout dans une confiance inébranlable, rien ne vaut la lecture des origines de notre petite patrie.

Etranges origines à la vérité ! Des bandes de Barbares font irruption dans l'île de Grande-Bretagne.

Les populations celtiques, qui habitent alors ce malheureux pays, tentent d'opposer une résistance effective aux envahisseurs, mais en vain ! Épuisés par les combats quotidiens qu'ils doivent soutenir, et aussi par leurs divisions intestines, les Bretons insulaires émigrent pour éviter une extermination complète. Et ce fut le long exode de nos ancêtres contraints de quitter leur patrie, de se replier, comme nous disons aujourd'hui, et de chercher asile en Armorique. Quel spectacle tragique que celui de ces réfugiés ! Vaincus, ruinés, s'exilant de leur île bénie, emportant avec soi les objets de leur humble existence, ballottés par les flots de l'océan, débarquant les uns après les autres sur une terre couverte de profondes forêts et presque sans route, séparés par des espaces parfois considérables, à l'aventure si l'on peut dire, et incapables de s'organiser entre eux, voilà ce qui restait des Bretons chassés par les Angles et les Saxons, voilà le labeur immense qui se présentait à Corentin, fils de l'Armorique. Il ne se déconcerta pas. Il ne douta pas un seul instant de lui, il ne douta pas de Dieu, il ne douta pas des Bretons, il ne douta pas de l'avenir.

Avec le concours de ses disciples, il s'efforce tout de suite de remédier à tant de maux.

Il faut refouler la forêt envahissante, et je le vois, ermite, au pied du Ménez-Hom, dans le bois de Névét, défrichant et travaillant un sol dur et pauvre, puis, promu évêque de Cornouaille, fondant des abbayes dont les pieux habitants cultivent, labourent, enseignent.

Plus que la terre, les âmes ont besoin de culture. Et voici que Corentin, Guénolé, multiplient les missions ; il s'en vont à travers le pays, surmontant toutes les difficultés, rassemblent les peuplades errantes, raffermissent dans leur foi les fidèles, évangélisent

ceux qui ne sont pas encore chrétiens, jettent à pleines mains la bonne semence sur cette terre dont ils feront la Terre des Saints.

En même temps qu'une œuvre d'évangélisation, c'est une œuvre d'organisation spirituelle et sociale qui s'accomplit peu à peu : l'anarchie fait place à l'ordre ; les monastères attirent et agglomèrent les peuplades vagabondes ; par les groupements ruraux qui se forment ainsi, plus de cohésion s'établit ; les assises d'une vie nationale sont posées ; la nation bretonne se constitue ; l'unité nationale va apparaître, souvent ébranlée, parfois précaire, toujours vivace. C'est l'œuvre de nos vieux Saints bretons, c'est à jamais la gloire du grand Saint Corentin. Ils eurent confiance, il espéra, toujours, quand même.

Dans les douloureuses conjonctures que nous traversons, il n'est pas rare de rencontrer des chrétiens qui se laissent aller au découragement. Au milieu du désarroi des esprits, dans l'incertitude du lendemain de notre pays, dans nos angoisses sur l'état même de la future chrétienté, allons-nous donc désespérer de l'avenir ? A Dieu ne plaise, mes Frères ! Retournons-nous plutôt avec une confiance redoublée vers nos Pères, les Pères de la Patrie, demandons-leur leurs lumières, leur constance, leur inaltérable sérénité. Saint Corentin nous apprendra avec quelle humble soumission nous devons accepter les desseins de la Providence et respecter ses secrets, avec quelle confiance filiale nous pouvons espérer que nos malheurs serviront à notre relèvement, avec quel opiniâtre labeur nous devons y travailler dans l'accomplissement allègre et fervent de notre devoir quotidien et dans le souci constant de maintenir l'union entre nous, l'unité nationale.

Saint Corentin nous dira : « Dans les luttes des

nations comme dans celles de la vie, il faut savoir être vaincu ; seulement, au lieu de rester sur sa défaite, sans même tenter un nouvel effort, il faut reprendre haleine, rechercher avec soin pourquoi l'on a été vaincu, et se remettre immédiatement à l'œuvre. L'honneur d'une vie, comme son vrai mérite, c'est de travailler toujours avec confiance et de pratiquer jusqu'au bout la parole du Maître : « **Quod debuimus facere, fecimus**, nous avons fait ce que nous devions faire ».

N'est-ce pas l'enseignement de toute la vie de Notre Seigneur ? Comme nous, il a vécu au sein d'une nation dans l'épreuve, sous la domination de Rome. Eh bien ! Aux Juifs humiliés et inquiets de leur avenir, il proclame : « Cherchez d'abord le règne de Dieu et sa justice, tout le reste vous sera donné par surcroît ».

Et les premiers chrétiens, au milieu des persécutions ? Ils souffrent, dit S. Paul, et beaucoup, mais ils sont patients ; ils sont même joyeux, mais le nom de cette joie c'est l'espérance, **spe gaudentes**.

Ah ! je comprends maintenant le lumineux et pathétique appel du Pape Pie XII, glorieusement régnant, à ceux de ses enfants dans le cœur desquels a pu s'élever le terrible doute, les suppliant de faire crédit à Dieu : « L'épreuve n'est que pour un temps, l'heure de Dieu viendra, l'heure du cantique nouveau, de la délivrance et de la joie ! », nous assure notre Père.

Mes Frères, une juste cause n'est jamais désespérée, faute d'avoir des bras de chair pour la soutenir, si elle a, pour l'appuyer, le bras de Dieu, les bras de ses Saints.

II

Le patronage de Saint Corentin.

Et nous avons le bras de Saint Corentin !

Après le cœur et la tête, quel organe ou quel membre plus noble, plus spécifiquement humain que le bras ? Il réalise les décisions de la tête et les grandes pensées qui viennent du cœur. Voici le bras qui peina dans les plus rudes labeurs et les plus austères pénitences, que les difficultés exaltent plus qu'elles ne l'affaiblissent ; le bras toujours ouvert, accueillant les princes et les pauvres, dirigeant les moines et les âmes à la recherche de Dieu, jamais tendu ni menaçant si ce n'est contre le mal ; le bras qui s'élevait vers les cieux pour la prière et pour le sacrifice, le jour et la nuit, dans la solitude des forêts et au milieu des peuples ; le bras du nouveau Moïse qui, frappant le sol de son bâton, en fit jaillir une onde abondante et pure ; le bras qui renverse ou sanctifie les dolmens et tout vestige du druidisme et du paganisme ; le bras qui répand les bénédictions, institue les Abbés, crée les prêtres, les premiers Recteurs de la Cornouaille ; le bras qui appuie du geste l'enseignement du maître d'école, la parole ardente du missionnaire, le commandement paternel de l'évêque ; le bras de l'athlète du Christ, puissant en œuvres et en mérites, en qui Dieu manifeste la puissance de son propre bras.

Saint Corentin, il est vrai, est mort. Il ne nous en reste que cette matière desséchée, sans vie, sans valeur en elle-même, et c'est peu de chose. Mais de cette parcelle, de ces ossements, qui nous restent des Saints sur la terre, Dieu se sert comme d'un organe pour proclamer leurs mérites, comme d'un instru-

ment pour récompenser notre foi. Ces modestes débris, comme ils se relèvent aux yeux de la foi, quand on envisage ce qu'ils signifient de sainteté et d'héroïsme, ce qu'ils rappellent, dans le cas présent, des origines religieuses de notre petite patrie !

Venez donc, peuple de Cornouaille, prosternez-vous devant ces reliques avec une pleine confiance ; et par l'ampleur des grâces reçues vous ne distinguerez plus entre la relique partielle et le corps entier du Saint.

Salut, ô bras bâtisseur, qui, jadis, édifias des monastères, fondas le diocèse de Quimper, construisis la première cathédrale ; qui, depuis, ici, fis sortir de terre ce beau poème de pierre, et là-bas, en Grande-Bretagne, des souvenirs de ta puissance et de ton patronage.

Salut, bras de père et de chef, qui sus si bien tenir la houlette pastorale, et qui, malgré les vicissitudes de l'histoire, fus toujours le guide d'un peuple dont l'énergie, la mentalité, les traditions, la langue vont durer des siècles.

Salut, bras pèlerin, qui partiras, chassé par les pirates normands, bénir la Flandre et la Picardie, l'Île de France et la Touraine, pour revenir, après avoir passé les mauvais jours à Ergué-Armel, te reposer dans ton église médiévale, grandiose reliquaire de granit.

Salut, ô bras sacré, dont Dieu se servira pour rendre la vue aux aveugles, la parole aux muets, la santé aux malades, pour chasser les démons, et pour délivrer les cités de la peste.

Salut, salut, ô bras protecteur, dont la puissance se fait sentir sur tout le pays, sur toute notre histoire, et qui donnes au nom de la Bretagne-Armorique d'être auréolé de gloire, jusqu'aux extrémités de la terre, même aux jours les plus sombres.

Quand je vous disais, mes Frères, que Saint Corentin est un patronage, le Palladium de la Cité et de la Patrie !

Erige brachium tuum sicut ab initio. Lève donc ton bras, ô grand Saint Corentin, comme au début de notre vieille histoire.

Le bras, c'est la force. La force, — la vertu de force, — fait affronter le péril et supporter le travail de propos délibéré. Mais, remarque S. Thomas, supporter est plus difficile qu'affronter ; la patience est la forme la plus élevée du courage, elle doit être la nôtre à l'heure présente.

Et je songe à la patience de nos chers prisonniers, qui nous en donnent l'exemple, oublieux de leurs propres souffrances pour ne se souvenir que des malheurs de la Patrie.

Et je songe à la patience des épouses, des mères, des enfants, des réfugiés, comprimant leur cœur et disant, à travers leurs larmes : « **Fiat**, puisqu'ainsi permet le bon Dieu, puisque c'est pour la France ».

Et je songe à la patience de nos Bretons à la Grande Guerre, à laquelle, hier, les Préfets de la Bretagne, et avant-hier, le représentant du Chef de l'Etat, rendaient hommage à Sainte-Anne d'Auray.

Et je songe surtout à la patience admirable, unique sans doute dans l'histoire, du peuple breton, dans son émigration de près de deux siècles, et qui, malgré tout, maintint son tempérament, son caractère, sa langue, sa nationalité, sa religion, son âme, l'âme de la race celtique et bretonne.

L'âme de Saint Corentin.

C'est l'âme même de Saint Corentin.

J'ai souvent entendu dire que la nature n'a donné au Breton ni l'esprit d'initiative, ni le génie des affaires, encore moins le sens de la diplomatie, et que la tendance, naturelle pourtant, à l'association, est contrariée chez lui par un farouche individualisme.

Soit ; encore que les généralisations absolues, quand il s'agit de cet être complexe et divers qu'est l'homme, aient toujours quelque chose d'excessif. Admettons que ce soient là ses déficiences, ses lacunes, ses défauts, si l'on veut.

Mais vous le reconnaîtrez quand il se présentera à vous, se laissant deviner plutôt que s'affirmant, fier et désintéressé, passionné d'idéal, loyal à la parole donnée, tenace dans ses desseins, dévoué jusqu'à la mort aux causes mêmes perdues, et tout cela pénétré et s'expliquant par une profondeur insondable de sentiment.

Voilà ce qu'on a appelé l'âme bretonne (1), telle que l'a faite la nature. Par la grâce, la voici essentiellement religieuse et chrétienne : ses réflexes sont religieux ; on ne l'atteint à fond que par le sentiment religieux ; le meilleur d'elle-même, c'est sa foi, non point seulement parce que la foi est divine et surnaturelle, ce qui est vrai, mais parce que ses qualités naturelles ne s'épanouissent parfaitement et elle n'est vraiment elle-même que par la foi.

« Y a-t-il dans le monde un peuple dont la foi soit plus entière et plus pure que la nôtre ? Peut-être ; je ne le crois pas : les Bretons sont un peuple essentiellement catholique et romain.

(1) Semaine Religieuse de Vannes, 1940, passim, *L'âme bretonne*.

» Pas de foi plus profonde que la leur. Elle s'étend à toutes les facultés de l'âme, à toutes les formes de l'action. »

Parfois on pourrait la souhaiter plus éclairée, mais, toujours chrétienne, elle est centrée sur le Christ, sur le Christ de la Croix. Et je pense aux croix rugueuses de nos calvaires, de nos champs, de nos carrefours, témoins irrévocables de la foi vivante d'un peuple qui ne veut pas mourir.

Ce n'est pas que la mort lui fasse peur : la piété bretonne a le culte des morts, et il n'y a pas d'église où l'on chante aussi fréquemment que chez nous l'office des morts et la messe de **Requiem**.

A côté des défunts, pour lesquels on prie, les Saints que l'on invoque. Ah ! les Saints bretons ! Les Saints de nos Pardons ! Les Saints de chez nous ! Ils ont leur spécialité, leurs chapelles, leurs honneurs particuliers, leurs quartiers, comme leur douaire, qui relève de leur juridiction, souvent leur nom accompagne la grâce du baptême dans leurs sujets et désigne même leur domaine. Groupez-les maintenant, tels les enfants auprès de la mère et de l'aïeule, autour de la Sainte Vierge, qui est la Reine, et de la bonne mère Sainte Anne, « duchesse de Bretagne », et vous avez la piété bretonne.

Voilà l'âme de la race, voilà l'œuvre de nos vieux Saints, voilà l'œuvre et le reflet de l'âme de Saint Corentin : est-elle assez religieuse ? est-elle assez chrétienne ? L'âme de la Bretagne est une âme de prière, et l'Armorique est une terre de prêtres, de religieux, de missionnaires, autant que de marins et de soldats. En dépit des attaques dont la religion y a été l'objet au cours du demi-siècle qui vient de s'écouler, la Bretagne est encore profondément chrétienne.

Elle le sera encore demain, si elle trouve des apôtres ayant à cœur de rendre à sa foi tout le terrain

qu'elle a perdu. Demain, on va reconstituer, dans le cadre de la France, à laquelle nous sommes liés indissolublement et amoureusement, notre vieille province, la Bretagne ; mais la Bretagne n'est pas seulement un territoire dont l'austérité serait l'unique poésie ; ni un ensemble de qualités d'ordre matériel, intellectuel, moral et artistique, qui sont véritables ; elle n'est même pas toute dans ses usages, dans ses costumes, dans sa langue, encore que ce soient là des éléments caractéristiques du plus haut prix ; l'âme de la Bretagne, vous le disiez, Monseigneur, en digne successeur de Saint Corentin, « c'est sa vie religieuse forte et tendre », c'est sa foi !

Qu'on lui rende donc d'abord sa foi des anciens jours ! Et vous, mes Frères, revenez à la foi de vos pères, **feiz hon tadou koz**, c'est votre richesse, c'est votre parure, c'est votre trésor. Estimez-la, ayez-en la fierté. Faites qu'elle pénètre vos foyers, vos écoles, vos corporations, vos institutions. Mais noblesse oblige ! Qu'elle régisse surtout vos consciences, vos âmes, vos vies.

La foi est source de vie et de résurrection. Et c'est-à-dire que le problème du relèvement et de la résurrection du pays est avant tout d'ordre intérieur. Il s'agit, en fin de compte, de se réformer soi-même afin de vivre de manière plus parfaite et plus conforme à la foi. Quand nous aurons retrouvé, avec nos vertus traditionnelles, notre vieille foi bretonne, le salut de la Bretagne, le salut de la France, pourra revenir... Et il reviendra !



Du haut du ciel, la cour céleste et bretonne des Saints d'Arvor, auxquels se joignent nos Saints de France, nous en donne la ferme assurance.

Oui, ô glorieux Saint Corentin, **Confessor Domini, Corentine**, vous qui êtes près du Seigneur, nous comptons sur vous pour retrouver notre foi, pour sauver notre pays, pour réaliser nos espoirs.

Adstantem plebem corroborata sancta intercessione. Déjà la France n'est plus gisante à terre, elle est convalescente, elle se lève, elle est debout : fortifiez-la, soutenez-la, faites-lui sentir les effets de votre prière.

Ut qui vitiorum pondere premimur... L'épreuve nous accable, nous l'acceptons en expiation de nos fautes. Mais en retour, dites à la Bretagne que son hermine blanche, lavée glorieusement dans les larmes et le sang de ses fils, sera plus blanche encore. Dites à ceux que surprendrait le démon du doute, que le soutien et la force viennent de la foi des aïeux, de cette foi ardente et profondément catholique qui s'allie si bien avec l'héritage de nos traditions.

Beatitudinis tuæ gloria sublevemur. Mais surtout, venez à notre secours, obtenez pour notre Patrie malheureuse qu'elle participe un peu à votre gloire et à votre béatitude ; rendez-nous la France, notre mère, toute notre France, la France que nous aimons, belle de son passé, belle de ses blessures, débarrassée des erreurs et des divisions nationales, maintenant le patrimoine des vertus chrétiennes et guerrières, des vertus domestiques et sociales, gardienne fidèle du trésor des antiques croyances qui l'ont établie fille aînée de l'Eglise et soldat de Dieu dans le monde.

Et te duce, æterna præmia consequamur. Et par la puissance de votre bras, obtenez-nous d'être admis, sous votre conduite et en votre compagnie, au **Pange solemnes** des concerts éternels.

Avec la bénédiction de Monseigneur.